

Les paysans urbains de Sanaa.

Gaëlle Gillot

▶ **To cite this version:**

Gaëlle Gillot. Les paysans urbains de Sanaa.. Barcelo, Miquel. Les jardins de la vieille ville de Sanaa, CEFAS et Universtitat Autonoma de Barcelona, pp.43-50, 2007, Documents. halshs-00259688

HAL Id: halshs-00259688
https://shs.hal.science/halshs-00259688

Submitted on 29 Feb 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Barcelo, Miquel, (dir.), *Les jardins de la vieille ville de Sanaa, Yémen*, éd. de l'Université Autonome de Barcelone/CEFAS, 2004, p. 43-50

LES PAYSANS URBAINS DE SANAA

Gaëlle Gillot

Si à la fin des années 1970 la campagne était encore présente aux pieds des remparts de Sanaa, il n'en est plus rien aujourd'hui. Seuls les jardins intra-muros protégés par leur statut de *waqf* (bien de mainmorte) ont survécu à l'expansion urbaine que connaît la ville depuis environ 25 ans, avec une accélération depuis la réunification des deux Yémens en 1990. La campagne s'est donc éloignée de la ville devenue capitale, coupant les cultivateurs urbains de leurs pairs ruraux.

On compte aujourd'hui 41 jardins à l'intérieur des remparts de Sanaa. Parmi ces jardins, seuls 11 ne sont pas du tout cultivés. Dans tous les autres, au moins quelques légumes ou herbes aromatiques sont arrosés et entretenus d'une manière ou d'une autre, leur conservant leur caractère de jardin potager au coeur de la ville. Ceci témoigne de la formidable vitalité de ces espaces. Hérités d'une forme urbaine ancienne, typique d'une ville fondée sur la pratique de l'islam, les jardins forment une trilogie inséparable avec les mosquées et les hammams. La logique de cet ensemble repose sur une utilisation rationnelle et économique (par le recyclage) d'une denrée rare : l'eau. Celle-ci est au centre de la vie et de la ville et la structure, le développement et l'avenir en dépendent. Dans cet ensemble, une place fondamentale doit être accordée aux jardiniers qui, souvent depuis plusieurs générations, travaillent la terre, la cultivent, l'irriguent, et en récoltent les fruits destinés à nourrir la ville. Citadins qui vivent au rythme des cultures au beau milieu de la vieille ville, ils y forment une catégorie particulière dans la hiérarchie sociale traditionnelle urbaine. Héritiers d'une histoire familiale souvent très ancienne, ils se sentent responsables de la culture des jardins dont ils n'imaginent pas sérieusement qu'ils pourraient un jour totalement disparaître.

I - La ville autour des jardins

1) nourrir la ville

Si à l'évocation des jardins de Sanaa l'esprit convoque une série de représentations poétiques et mythiques, on ne doit pourtant pas s'y tromper. Ces jardins sont des *maqshâma*, des potagers. Loin des descriptions parfumées et envoûtantes des Mille et une nuits, ils ne sont pas des lieux de loisirs. Leur fonction première est de produire des fruits, des herbes aromatiques et surtout des légumes destinés à la ville : des poireaux, des tomates, des oignons et des radis dont ils tirent leur nom. Ces gros radis blancs qui poussent dans les jardins de Sanaa s'appellent en effet *qushmî* et ceux qui les cultivent *qashâm*. Le doute n'est donc pas permis.

Le *maqshâma*, lieu de production agricole inséré dans la ville, était un élément essentiel et fonctionnel de survie. Ville fortifiée, Sanaa avait tout intérêt à conserver en son sein des espaces maraîchers qui permettaient le ravitaillement des populations. On raconte que pendant le siège de la ville, en 1905, environ la moitié de la ville mourut. Les autres furent sauvés grâce à la production des jardins et les animaux qu'on y élevait.



Figure 1 : La culture du poireau occupe une grande partie de la surface du jardin al-Hurqam, Sanaa.

Aujourd'hui, l'essentiel du ravitaillement de la ville ne dépend plus des jardins intra-muros, mais ils contribuent à fournir une production agricole d'une qualité et d'une fraîcheur appréciées des habitants et des clients du souk, auprès desquels elle est majoritairement écoulée.

2) Les jardins, composante majeure et invisible de la structure urbaine

Bien que les percées vertes, qui contrastent avec les murs ocres de la très minérale ville ancienne, soient appréciées pour le paysage très spécifique qu'elles contribuent à enrichir, les *maqshâma* n'ont donc pas de fonction esthétique particulièrement affirmée. Ils sont des espaces autour desquels la ville s'est structurée, les encerclant et les intégrant si étroitement qu'on ne les voit généralement pas[1]. On peut même totalement ignorer leur présence en déambulant dans les rues. Les entrées sont majoritairement difficiles à trouver et pour y pénétrer, on se heurte souvent à la vigilance des enfants qui affirment qu'on ne peut pas passer par ce chemin. Entièrement entourés par des maisons ou par des hauts murs, les jardins sont fermés. Seuls y pénètrent les jardiniers, les ouvriers agricoles qu'ils emploient, leurs familles, et (plus rarement) leurs amis. Si l'on est un voisin, on peut profiter du jardin par la vue qu'il offre, mais très rarement par sa fréquentation. En aucun cas ils ne remplissent un rôle de parc public.

Dans la composition urbaine, il se dessine clairement que les jardins sont des résidus de champs plus grands, peu à peu bâtis et happés par la ville. Ils restent tels des clairières préservées, vers lesquelles, selon

[1] Sur les 41 jardins qui existent aujourd'hui, seuls 11 sont visibles de la rue. La plupart de ces derniers ne le sont que sur une infime partie de leur circonférence. Seul Al-Qasimi est entièrement « ouvert ».

Pascal MARÉCHAUX, sont orientées les plus belles pièces des maisons qui les entourent[2]. Si ces espaces ont survécu à l'urbanisation c'est notamment grâce à leur statut foncier *waqf* qui en a fait des terrains inaliénables et inconstructibles. Ils doivent aussi leur survivance à leur insertion dans le tissu urbain qui semble organisé autour d'eux. Ils forment avec la mosquée et le hammam une trilogie presque inséparable par l'organisation du circuit de l'eau. D'après SERJEANT et LEWCOCK[3], ce serait au XVIe siècle que cette association serait née. L'imam AL-MUTTAWAKKIL aurait ordonné le creusement de puits dans chaque quartier, ainsi que la construction de lieux d'ablutions près des mosquées pour lesquels de l'eau propre serait puisée chaque jour. L'eau usée devait être recyclée dans les jardins près des mosquées. Globalement, la vieille ville fonctionne toujours selon ce système aujourd'hui. L'association des trois éléments se montre donc d'une grande résistance au temps. Elle est probablement la raison de la solidité du tissu urbain de la vieille ville.

Une part importante de cette résistance au temps doit sans aucun doute être attribuée aux jardiniers dont on ne peut pas ignorer le rôle. Au cours des siècles passés ils n'ont jamais cessé de cultiver la terre des jardins, marquant en cela le caractère agricole de ces espaces. Urbains et cependant cultivateurs, ils ont trouvé leur place, pas toujours valorisée, dans le tissu social de la vieille ville.

II - Les jardiniers de la vieille ville : des ruraux urbains

1) Un statut social inférieur, en évolution

A l'origine, les jardiniers étaient d'abord des employés de la mosquée dont ils assuraient l'approvisionnement en eau et le nettoyage. Ils remplissaient, vidaient et nettoyaient le bassin aux ablutions (*birka*). Ils assuraient aussi une surveillance des lieux de prières. De ce fait, on mettait à leur disposition une petite maison près de la mosquée (*bayt al-qashâm*). En échange de leurs services, on les autorisait à cultiver le jardin de la mosquée, pour l'irrigation duquel ils utilisaient l'eau de vidange de la *birka*. Le produit des ventes de leurs légumes leur appartenait en totalité.

Traditionnellement les jardiniers appartiennent à l'avant-dernière couche sociale de la population. Ils font partie des *Banû al-khums*, catégorie qui est loin d'être homogène. Selon Frank MERMIER, « la gradation des statuts relève de plusieurs critères dont les plus importants sont ceux de l'ascendance et de l'activité professionnelle »[4]. Mais dans le cas des métiers considérés comme vils en Islam, la profession seule peut constituer le critère de classement dans la catégorie sociale inférieure. Les métiers les moins considérés sont ceux qui amènent à être en contact avec des matières organiques et ont un rapport avec les pollutions corporelles. Or les jardiniers sont en contact avec l'eau de la *birka* qui a servi aux ablutions purificatrices des

[2] BOISSIÈRE Thierry et MARÉCHAUX Pascal, « Les jardins urbains », dans BONNENFANT Paul, (coord.), *Sanaa. Architecture domestique et société*, p. 57
[3] *Sana'â', an Arabian Islamic city*, p. 631
[4] *Le cheikh de la nuit. Sanaa : organisation des souks et société citadine*, p. 74

croyants. De même, ils utilisent des engrais organiques (excréments d'animaux) pour enrichir les terres des jardins. Ainsi, non seulement les jardiniers exercent un métier décrié, mais en outre, ils ne possèdent pas leur terre et n'ont aucune ascendance tribale. Par ailleurs, il faut rappeler à la suite de MERMIER que « les citadins avaient conscience de former une communauté distincte du monde rural (...) »[5]. Ainsi, être jardinier à Sanaa signifiait posséder un statut social très bas et être exclu de la citadinité.

Héritiers de ce passé, les jardiniers d'aujourd'hui ne sont plus aussi liés à la mosquée. Seuls quelques uns y travaillent. Les autres sont locataires « indépendants » des jardins qui appartiennent tous, depuis la Révolution, au ministère du *waqf*. Tous ont hérité l'usufruit de leur père, qui l'avait hérité de son père. Comme les autres statuts, le statut inférieur des jardiniers s'hérite. Mais l'ordre social traditionnel, qui leur assignait cette place dépourvue de noblesse, s'est affaibli depuis l'instauration de la République au Yémen. Cette dernière prône l'égalité et a mis en place des structures accessibles à tous : l'école ou l'armée, par exemple. A la suite de la monétarisation de l'économie, un rajustement de la valeur de certaines productions locales et leur raréfaction face à l'importation ont donné lieu à une modification des positions sociales. La vente des légumes est maintenant un commerce dont les cultivateurs peuvent vivre de façon satisfaisante, voire très confortable. L'irruption de la notion de richesse dans la hiérarchie sociale à Sanaa, surtout mise en avant par les jardiniers les plus jeunes, revalorise donc le métier[6].

2) « Un bon métier »

Très majoritairement, les jardiniers de la vieille ville de Sanaa se disent heureux d'exercer cette profession qu'ils qualifient de « bon métier ». Nombreux sont ceux qui affirment ne pas en vouloir d'autre. S'ils estiment que cultiver un jardin n'est pas une mince affaire et demande constance et dur labeur, ils reconnaissent qu'ils aiment ce travail. En vendant leur production ils se sentent investis d'une mission nourricière envers la ville qu'ils habitent. Grâce à eux, disent-ils, on trouve facilement à Sanaa des poireaux, des herbes aromatiques et des oignons frais, produits par la terre de Sanaa, et qui n'ont pas voyagé. On peut donc être sûr de leur qualité. De plus, ces jardiniers mettent en avant leur technique de culture locale et ancestrale, qui a fait ses preuves et dont on connaît les avantages. Ainsi le terroir est valorisé. Les jardiniers ont beau travailler la terre, ils sont enracinés dans la ville dont ils possèdent la culture et perpétuent la tradition ; ils sont de purs « *sanaani* ».

Globalement les cultivateurs jugent qu'ils ne sont pas riches, mais s'enorgueillissent d'être à l'abri du besoin tant qu'ils peuvent produire : même s'ils ne récoltaient plus suffisamment pour vendre, ils pourraient toujours se nourrir. Ils expriment avec force leur conviction que le jardin et leur savoir faire sont les seuls atouts dont ils disposent dans la vie. Ils ne savent rien faire d'autre et ne le souhaitent pas. Leur motivation principale est de vivre du jardin et du travail hérités de leurs ancêtres. Ils cultivent d'ailleurs souvent les jardins

[5] *Idem*, p. 35
[6] Ce paragraphe est inspiré des écrits de Frank MERMIER sur le statut social et son évolution, voir entre autres la page 87 de : *Le Cheikh de la nuit*

en famille, à plusieurs. Sur les 41 jardins, seuls 6 ne sont pas cultivés par des membres d'une même famille. Dans les autres, les jardiniers sont des frères à l'exception de deux jardins dans lesquels les parcelles sont réparties entre des cousins. Les parcelles des *maqshâma* sont divisées entre un nombre de jardiniers qui varie de 1 à 8, la moyenne se situant entre 3 et 4 jardiniers par jardin. Il faut cependant nuancer ces chiffres puisque le nombre de jardiniers dépend évidemment de la surface à cultiver. Les ouvriers agricoles qui interviennent de façon ponctuelle, lors des grands travaux que nécessite un changement de culture, ne sont pas comptabilisés.

Par leur mode de vie rythmé par les cultures, les jardiniers se sentent légèrement différents des autres habitants de la vieille ville. Eux seuls peuvent en effet bénéficier des bienfaits du travail en plein air. Ils disent profiter d'un environnement calme et reposant qu'ils perçoivent comme des îlots de verdure dont ils sont responsables. Ils s'affirment sensibles à l'esthétique de leur jardin sans pour autant le transformer en jardin d'agrément. L'endroit reste avant tout un lieu de travail et de production, une source de revenus. Posséder une terre à cultiver fait du jardinier un homme dont la vie n'est pas dépendante des mêmes impératifs que les autres. Il doit se plier aux lois de la nature qui lui dicte à la fois les cultures adaptées à sa terre, la fréquence des récoltes et les besoins en eau.

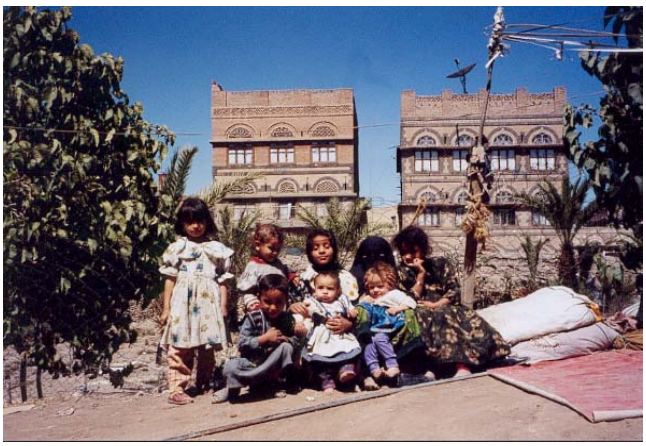


Figure 2 : Le jardin est aussi le territoire des enfants. Jardin Zumar, Sanaa

La famille profite également du jardin. Les femmes y travaillent souvent et les enfants sont partout présents. Il y est aisé de les surveiller lorsqu'ils sont très jeunes et, en grandissant, ils peuvent aider leurs parents. Très vite les enfants participent à la vie du jardin en commençant par de petites tâches. On leur confie ensuite le désherbage, le bêchage, et la récolte. Vers 10 ans, la plupart des enfants de jardiniers sont capables de nommer tous les légumes et les autres cultures, et d'expliquer comment et quand on les cultive. Même les plus petits savent où se trouve le puits, et comment se déplacer dans le jardin, entre les parcelles et les canaux d'irrigation. Lorsque la maison du jardinier se trouve en bordure du jardin, les arbres servent à étendre le linge, et fréquemment, un petit enclos pour des bêtes (moutons, chèvres ou poulets) est aménagé. La vie de la famille se déroule en grande partie dans le jardin et se règle sur son rythme. Le jardin fait partie

de la famille et, mis à part un seul cultivateur[7], les pères souhaitent que, lorsqu'ils seront trop vieux, leurs enfants continuent à le cultiver, et le transmettent à leur tour à leurs propres héritiers. Cette transmission leur paraît d'ailleurs si normale que certains d'entre eux affirment que les enfants « n'ont pas le droit de faire autre chose, c'est une obligation de reprendre le jardin de son père ». Les jardiniers constituent ainsi des lignées, bien intégrées dans la vie urbaine, dont ils se disent désormais fiers.

Malgré un statut en passe d'être revalorisé et malgré une volonté affirmée de continuer les cultures, des menaces pèsent aujourd'hui sur les jardins et les jardiniers qui rendent l'avenir incertain.

III - l'avenir incertain des jardins et des jardiniers : le manque d'eau et la résistance

Parmi les 41 jardins de Sanaa, seuls 11 ne sont pas du tout cultivés. Force nous est cependant de constater que les jardins encore cultivés connaissent pour nombre d'entre eux de sérieux problèmes. Beaucoup, 16, ne sont plus cultivés sur la totalité de leur surface. Des parcelles sont abandonnées aux mauvaises herbes et au stockage d'éléments divers. À Sanaa, une parcelle non irriguée devient en très peu de temps un espace désert, sec. Sans apport d'eau extérieur, rien ne pousse à l'exception des figuiers de barbarie. Les jardiniers nous ont d'ailleurs fait constater l'augmentation des surfaces plantées de ce type de cultures, dans les jardins souffrant d'un problème d'eau. Cette culture par défaut ne leur convient pas et ne correspond pas à leurs représentations des jardins de Sanaa, ni à celles de leur métier de jardinier. L'eau et les ressources financières semblent être les deux éléments clés du fonctionnement des jardins de la vieille ville de Sanaa.

1) La menace de l'assèchement : ordures et constructions

En 1983, SERJEANT et LEWCOCK écrivaient que les puits avaient toujours été la source majeure en eau de Sanaa, qui se trouvait à une profondeur variant de 5 à 50 mètres. Ils ajoutaient que la nappe phréatique située loin sous la surface de la terre (à des profondeurs commençant à 80 ou 100 mètres) avait un niveau d'eau qui semblait stable[8]. Nous avons constaté que les puits anciens, en majorité abandonnés, avaient une profondeur qui variait entre 40 et 80 mètres. Ces puits se sont épuisés il y a environ 20 à 30 ans. Depuis, les jardiniers ont dû faire face à une situation chronique de manque d'eau. Ils ont eu à choisir entre trois principales solutions : laisser le jardin à l'abandon, se fournir en eau par un autre puits situé ailleurs et qui n'est pas asséché, ou bien creuser un nouveau puits plus profond.

Avec l'introduction des pompes à moteurs à la place de la traction animale pour extraire l'eau des puits, le volume d'eau dont on pouvait désormais disposer a augmenté et a contribué à accélérer le problème

[7] Celui-ci souhaite encourager ses enfants à faire des études afin qu'il trouve un autre métier, plus rémunérateur. Il estime que jardinier est un métier dont le coût en travail n'est pas assez compensé par les gains en argent. Il travaille lui-même dans une administration et a planté son jardin de figuiers de barbarie, seule culture à se contenter de l'eau des pluies, qui assure chaque année une récolte sans entretien ni effort.

[8] voir chapitre 1 (Geographical sketch) dans *San'â', an Arabian Islamic city*

de pénurie. Les jardiniers débarrassés de la corvée d'extraction de l'eau des puits ont utilisé abondamment l'eau qui était désormais à leur disposition pour irriguer largement les parcelles. Ils se sont aperçus que sous le climat de Sanaa, les plantes abondamment arrosées poussaient plus vite et ont pris ainsi l'habitude d'un bon rendement de leurs cultures. La pénurie avec laquelle ils doivent aujourd'hui compter les met face à une diminution de leurs récoltes et par conséquent de leurs revenus. L'eau est devenue leur principale préoccupation. Lorsqu'on les interroge à propos de leurs soucis, les jardiniers répondent dans 23 des 41 jardins que l'eau est un problème. Soit le jardin en manque si cruellement qu'il est devenu un champ de poussière, soit des parcelles sont abandonnées, soit on redoute d'en manquer dans les mois qui viennent car des signes avant coureurs se sont déjà manifestés.

Le manque d'eau perturbe l'organisation des jardins fondée sur sa répartition dans les parcelles. Lorsque l'eau manque, ce sont les parcelles les plus éloignées du point d'arrivée de l'eau dans le jardin qui sont délaissées, au profit de celles qui sont situées plus près. Cela permet de raccourcir le parcours de l'eau dans les canaux d'irrigation (*saqia*) et par conséquent de limiter les pertes par infiltrations. Les cultures sont alors regroupées dans un seul secteur. Les jardiniers ne cultivent plus que l'essentiel : ce qu'ils peuvent vendre et ce dont ils ont besoin pour leur consommation personnelle.

A la suite de ce regroupement, le jardin se découpe en deux espaces distincts : le jardin à proprement parlé (entretenu, cultivé, irrigué, vert), souvent proche de l'entrée, et le reste du terrain, souvent transformé peu à peu en décharge, en espace de stockage, en enclos pour des bêtes (chèvres, moutons, poulets, lapins) et parfois en passage pour les voisins lorsqu'un accès à la rue existe. Les éléments hydrauliques disparaissent peu à peu privant cette surface de sa qualité de jardin en attente d'eau, et il est rapidement assimilé à un terrain vague.

La vieille ville de Sanaa est rongée par l'absence de ramassage des ordures. Les camions qui circulent dans la ville moderne ne peuvent pas pénétrer dans la majorité des rues trop étroites de la ville intra-muros. Si des balayeurs travaillent dans les voies les plus touristiques, ils ne peuvent faire face à la masse d'ordures ménagères produite chaque jour. Les familles doivent pourtant se débarrasser de leurs ordures. Un espace sans programme précis est immédiatement assimilé à une décharge publique et il n'est pas besoin de longtemps avant que le voisinage l'adopte. Ainsi, les surfaces abandonnées des jardins n'échappent pas à cette règle et sont rapidement recouvertes d'ordures, de sacs et de bouteilles d'eau minérale en plastique. Si les jardiniers ne se battent pas, alors que les premières ordures apparaissent, ils perdent la partie irrémédiablement. Le jardin transformé en décharge se déprécie. On oublie qu'il fut un jardin et il n'est pas rare qu'on fasse des projets de construction. Aujourd'hui, on trouve des ordures en quantité significative dans 15 jardins. Tous ont des parcelles ou des portions de terrain abandonnées. Les jardins entièrement cultivés ne connaissent pas ce problème.

Lorsqu'un jardin n'est plus irrigué en totalité, ses limites anciennes deviennent floues, les périphéries se séparent symboliquement du jardin. Elles deviennent des surfaces dont ne sait plus à quoi elles sont

destinées. Un voisin en profite alors parfois pour agrandir sa maison ou en construire une nouvelle pour son fils aîné qui vient de se marier et qu'il aimerait garder près de lui. Le jardin se voit par conséquent amputé d'une partie de sa surface, sans que le jardinier y trouve à redire puisqu'il ne pouvait plus la cultiver. Il arrive même que le jardinier lui-même vende une partie de son terrain à un voisin qui souhaite construire. Les constructions sont bien entendu interdites sur des terrains qui relèvent d'un statut *waqf*, mais faute d'un contrôle efficace, elles s'incluent dans le paysage et y demeurent.

Face à ces problèmes, les jardiniers n'ont que très peu de solutions. La grande majorité d'entre eux se bat pour tenter de conserver leur jardin en cultures. Mais ils sont seuls face à la pression environnante, le manque de moyens et d'eau. Ils se sentent quelques fois abandonnés.

2) Les jardiniers, les meilleurs défenseurs des jardins

Pour l'écrasante majorité des jardiniers les jardins sont leur seule source de revenus. Sans culture, ils doivent vivre de la solidarité familiale. Or, ils aiment leur métier et la vue d'un jardin sec « leur brise le coeur ». Ils se battent donc pour trouver de l'eau et lutter contre la transformation en décharge de leurs jardins. Parmi les jardins qui n'ont plus d'eau, on trouve des jardiniers qui cultivent la terre malgré tout, en arrosant au tuyau avec de l'eau domestique. D'autres se regroupent pour financer le creusement d'un nouveau puits, ou cherchent des mécènes qui leur offriraient l'argent nécessaire à la réparation d'une pompe. Ils adaptent leur culture à la quantité d'eau disponible et les concentrent sur quelques parcelles.

Ils résistent à l'envahissement de leur terrain par les ordures, avec parfois des méthodes radicales. On rencontre par exemple un jardinier désespéré qui, à force de lutte à coups de revolver contre le jet de sacs poubelle dans son jardin, a séjourné en prison. Nombreux sont ceux qui font la démarche de se rendre chez les riverains du jardin pour leur demander leur aide dans ce domaine et conclure une sorte de pacte les assurant de leur engagement à ne pas « polluer » le jardin.

Malgré leurs grandes difficultés, les jardiniers ne perdent pas espoir et, hormis ceux dont le jardin est désormais asséché depuis plusieurs années, ils se montrent plutôt optimistes pour l'avenir. Ils ne souhaitent qu'une chose : continuer à travailler la terre et préserver leur terrain. Pour cela, ils souhaitent pouvoir protéger leur jardin de l'extérieur.

Les *maqshâma* sont tous entourés de hauts murs ou de bâtiments. Aucun n'est facilement accessible de la rue, même s'il en est visible (rarement). Aucun n'est largement ouvert. A la fois éléments fondamentaux du paysage sanaani et à l'écart du reste de la ville, ils se protègent en s'excluant de la vie urbaine. Ces clôtures les mettent à l'abri des voleurs, des enfants qui pourraient les envahir pour y jouer et y provoquer des dégradations, et des risques multiples de destruction des cultures, incluant les piétinements intempestifs et les animaux errants (chèvres, moutons) qui brouteraient les jeunes pousses. Un des souhaits des jardiniers vise à ce que les murs de clôture soient consolidés, voire entièrement reconstruits. Il est vrai que dans nombre de jardins ces murs, la plupart du temps en pisé, sont dans un état de délabrement avancé et sont devenus

perméables. Les jardiniers, qui ne peuvent assurer une surveillance constante du jardin, craignent les dégradations.

Lorsque la source d'eau traditionnelle du jardin n'arrive plus en quantité suffisante, on connaît des situations de rupture. Celles-ci ajoutées au manque d'argent des jardiniers pour acheter une nouvelle pompe, réparer celle qui est en panne, faire creuser un nouveau puits ou installer des tuyaux pour relier leur jardin avec une source d'eau qui fonctionne, sont dans la grande majorité des cas les causes de l'abandon du jardin. Dans de rares cas (4) l'abandon du jardin est dû à un conflit du jardinier avec une administration (*waqf* ou municipalité) ou un manque d'intérêt pour la production agricole (un seul cas). L'eau et les ressources financières dont dépendent les jardiniers sont donc les clés de la survie des jardins. Les autres problèmes (ordures, constructions) en découlent. Les jardiniers dans leur écrasante majorité (tous sauf un) souhaitent perpétuer leur profession. Malgré les défis à relever, ils forment leurs enfants au métier et les préparent à prendre la suite. Ils le vivent en effet comme un métier qui leur a été attribué par leurs ancêtres, un privilège, une histoire familiale à continuer, un mode de vie spécifique hérité d'un passé lointain, en accord avec l'environnement naturel et urbain dont ils ont conscience d'être les seuls détenteurs. Ils considèrent que les jardins ne doivent pas disparaître et, d'abord parce qu'ils sont leur seule ressource financière, ils résistent à leur assèchement. Ainsi, afin de pouvoir survivre, les jardiniers de Sanaa, aujourd'hui largement intégrés dans la ville, doivent s'en exclure en travaillant dans des espaces de plus en plus protégés et clos, aux rythmes de plus en plus décalés de la vie moderne.

Conclusion

Les jardiniers de Sanaa, bien que leur statut ait évolué ces dernières décennies, et qu'ils se soient plus intimement intégrés dans la cité (en y vendant leurs légumes, en y exerçant des activités professionnelles complémentaires, en profitant de l'école pour les enfants...) forment un groupe social spécifique au sein de la vieille ville. Ils vivent au rythme de la nature en plein coeur d'un tissu urbain très dense. La culture des jardins est pour eux leur mode de vie, leur seule ressource, la seule chose qu'ils sachent faire, et les jardins eux-mêmes, le seul patrimoine. Ils en sont très fiers et y sont très attachés. Depuis environ 20 à 30 ans, les ressources en eau se sont raréfiées entraînant une chaîne de conséquences dont la plus grave, et souvent irréversible, est leur abandon et la construction de bâtiments à leur place. Or la structure de la vieille ville de Sanaa a été organisée avec eux, en mettant en relation très étroite les mosquées, les hammams et les jardins. Si un des éléments manque, c'est tout le tissu urbain qui est menacé. Les jardiniers résistent mais se sentent isolés, abandonnés. Ils ne reçoivent d'aide ni de l'état ni de la municipalité pour acheter une pompe ou creuser un puits et ne peuvent donc compter que sur d'éventuels mécènes qui deviennent rares. Dans quelques jardins la rénovation des murs périphériques a été entreprise par le Fonds Social de Développement. Si fixer les limites des jardins est indispensable, leur fournir de l'eau l'est encore davantage.

Or dans l'état actuel de la nappe phréatique et lorsqu'on constate que les puits les plus récemment construits ont une profondeur d'environ 300 à 400 mètres, il est évident que les demandes en eau des jardins, et celle de la population (qui augmente et tend sérieusement vers le million d'habitants) ne pourront pas être satisfaites conjointement. Des choix urgents doivent donc être faits pour un trouver équilibre nouveau et assurer ainsi la survie des jardins et des jardiniers de la vieille ville de Sanaa.

BONNENFANT, Paul (coord.), *Sanaa. Architecture domestique et société*, CNRS éditions, 1995, 644 p

HEHMEYER, Ingrid, « Mosque, bath and gardens : symbiosis in the urban landscape of San'â', Yemen », *Seminar for Arabian studies, Brepols*, vol. 28, 1998

KOPP, Horst et WIRTH (Egen), *Sanaa. Développement et organisation de l'espace d'une ville arabe*, CFEY, IREMAM, *Cahiers de l'IREMAM*, n°5, 994, 125 p.

MERMIER, Frank, *Le Cheikh de la nuit. Sanaa : organisation des souks et société citadine*, Sindbad Actes-Sud, 1997, 254 p.

SERJEANT, R.B. and LEWCOCK, R., (ed.), *San'â', an Arabian Islamic city*, World of Islam Trust, London, 1983, 621 p.